U d'/of OTTAWA
39003003908414

1

350 - 1A - 7

FELICIEN CHAMPSAUR

ANNÉE 1896

Le Mandarin, par Félicien Champsaur
(Ollendorff, éditeur)

Trois volumes : **Marquisette. — Un Maître. l'Epouvante.**

—

DU MÊME AUTEUR :

Pierrot et sa Conscience.

FÉLICIEN CHAMPSAUR

ÉTUDE LITTÉRAIRE

PAR

SALVATOR DELAVILLE

PORTRAIT

PAR

FÉLICIEN ROPS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Société anonyme, LA PLUME
1, RUE BONAPARTE, 31

1897

Universitas
BIBLIOTHECA

437130

PQ
2605
.H325
266
1897

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Félicien Champsaur est venu du pays du soleil, de Provence. Différent de tant d'autres de là-bas, qui ne sont que séducteurs, il s'est révélé, — même à ses débuts, — comme une force. Son éducation montagnarde, le génie de sa race, le milieu dans lequel il avait été élevé, tout cela ne le portait pas à comprendre Paris; il est celui pourtant qui l'a le mieux compris, avec ses hommes et ses femmes. Tout de suite il écrivit avec légèreté, sur des ailes de papillon, de jolis papillons multiples, diaprés. Les femmes l'adoptèrent comme un charmeur, se reconnaissant dans ses livres avec leur ondoiement, leurs caprices, leurs frivolités conquérantes.

En voyant passer Félicien Champsaur, en le regardant, on peut deviner ce dont il est capable en puissance, — en puissance d'écrire. Ce qui

frappe en lui, la démarche d'un conquérant, et ces deux renflements des tempes, qui confondent la poésie et la recherche des causes; de plus, un œil clair, indice du nerveux, plutôt gris de la pupille, verdâtre de la prunelle, annonçant, au repos, un intellectuel. Cet œil, s'il veut saisir un décor, un homme, devient comme un appareil photographique : la pupille diminue, la prunelle se contracte, les sourcils et les paupières se rétrécissent: l'objet ou l'homme est saisi; en même temps la rétine aperçoit les couleurs, est influencée par elles, de sorte que le « rendu » n'est pas simplement un portrait où seul existe le relief.

Félicien Champsaur est donc un coloriste de premier ordre. Nombre de ses livres ont des descriptions, des intérieurs, des paysages, qui sont des tableaux à la plume d'une réelle valeur. Plus tard, je pense, quelque futur Michelet, — voulant donner une impression vraie de notre époque, — s'inspirera de ces pages si pittoresques.

Au don de vision, aux qualités de couleur et de style, — le style, souvent inégalable chez lui, — se joint, chez Félicien Champsaur, une fantaisie qui, maintes fois, l'a fait sortir du réel pour écrire des ballets et des féeries admirés par beaucoup. L'homme, — et surtout la femme, — aime à vivre du rêve, de quelque chimère. Nous, nous préférons les vraies beautés de son œuvre, les beautés durables, comme lorsqu'il nous chante le poème du corps

de la femme — *la Cordi* — dans une sorte de grand poème en prose : *l'Amant des danseuses*. Dans ces pages, il a peint le désir, rendu aux hommes leurs sensations quand il se trouvent devant une impeccable statue vivante, une troublante chair. Nous le préférons encore dans ses nouvelles, *l'Exécution*, par exemple, — un petit chef-d'œuvre pour l'art avec lequel est montré le désarroi de la dernière guerre française.

Même dans sa critique, dans son histoire des hommes — *le Massacre*, *le Cerveau de Paris*, *Masques modernes*, etc. — il a une façon bien à lui de nous présenter un écrivain, un artiste, un personnage célèbre; en peu de mots, quelquefois avec un brelan d'anecdotes, il a portraicturé, à la première heure, son homme. Bien des peintres, statuaires (entre autres Rodin, Félicien Rops, Chéret, Raffaëlli, Besnard), ont été mis par lui en lumière.

Toute cette œuvre si variée, déjà de quelqu'un, a abouti, cette année, à une trilogie, le *Mandarin*, un résumé de notre société contemporaine, et synthétisant bien notre époque de négation, de désillusion, de confusion des principes; œuvre condensée, qui donne à penser; œuvre où un type au moins, Claude Barsac, est digne de prendre place près de ceux de Panurge, Méphistophélès, Hulot, etc.

Ce qui distingue cette grande œuvre, *le Mandarin* — *Marquisette*, *un Maître*, *l'Epouvante* — c'est,

avant tout, une puissance géniale dans la création, — puissance qui met, malgré le silence des grands critiques, l'auteur à sa place — au premier rang. Balzac créait des types ; Félicien Champsaur a ce même mérite, mais il contempte : il a une certaine façon de regarder et de ne pas prendre parti pour les uns ou pour les autres; il a une opinion certes, mais il laisse au lecteur le soin de conclure; il observe, saisit les traits distinctifs, et il rend la créature humaine sans exagération ; il sait, selon un vers de Wordsworth, écrire « *on man, on nature, and on human life* », sur l'homme, la nature et la vie humaine.

.˙.

Le personnage principal de cette œuvre vivante, colorée, artiste, — car elle possède encore ces deux qualités qui, généralement, ne s'accordent pas ensemble dans nos littératures : la vie et l'art — est un avocat presque sans causes, venu de sa province à Paris avec des illusions de jeune homme qui s'envolent vite au contact des réalités. Aux années de sa prime jeunesse, il voit d'abord Paris comme dans un rêve édénique, comme la porte, l'entrée de l'Infini ; il tombe dans la « Ville-Lumière », et, la surprise passée, c'est l'enfer social avec tous ses cercles qu'il aperçoit. Un mystique visionnaire, en

songeant qu'irréalité, ne recevrait pas un choc plus grand, s'il se trouvait, tout à coup, en face de l'opposé de son rêve.

Champsaur a fait naître son Barsac de fermiers, de paysans de la Provence, afin que, pour l'œuvre de sa vie, il ne se rattachât à aucune caste ; il ne fût qu'un fils de la terre. En ceci est un trait vrai et en même temps de génie. Né en bas, presque fauve, Barsac, jeté tout à coup au milieu de la civilisation, en remarque plus nettement les tares, et il en souffre. Le point faible chez lui, l'erreur de son esprit, c'est qu'il attribuera à la société sans correctif ce qui, souvent, est le fait des hommes.

Claude Barsac est un mâle, une force ; il a fait le tour des idées pour voir ce qu'elles cachaient, et n'a trouvé que le vide ; il a scruté la société et l'a jugée à sa façon ; il est pauvre. Comment arriver à s'imposer, à posséder cet or devant lequel lui et les autres s'inclinent ? Il a pour ami Jacques de Mirande, un dilettante de littérature et de théories sociales, un de ces êtres qui ne passent jamais de la parole à l'action, et cet ami a pour maîtresse Marquisette type de l'amoureuse, de ces séduisantes amoureuses, qui ne sont qu'amoureuses. Cette femme, chez laquelle il est admis par amitié, est riche. L'occasion apparaît un jour à Barsac : s'emparer adroitement de la fortune de Marquisette, et, nécessité du vol, supprimer la femme aussitôt, — et avoir tout machiné de façon à s'assurer l'impunité. Deux seuls

grands actes, — il appelle cela des actes, sans épithètes, tandis que ce sont des crimes, — et, pour jamais, il sera débarrassé du « combat de la vie », car il le craint, ce combat, malgré sa force. De plus, comme Claude Barsac ne serait pas complet sans cela, ces deux actes, le vol et le meurtre, il les masque du prétexte de la nécessité d'un levier pour accomplir le bonheur des hommes.

On est admirablement pris par Marquisette. Elle devrait être sacrée pour Barsac, car elle est la maîtresse — et combien charmante et séductrice ! — de son meilleur ami, de Jacques de Mirande, de celui qui, jadis, le sauva de la misère et de la mort. Mais Barsac la considère comme une inutile, un « joli bibelot d'étagère », comme un brillant oiseau bariolé dont un fort n'a pas à s'inquiéter. Elle est seulement une amoureuse, un être pétri de grâce et de charme, et elle le montre, le vit admirablement devant nous. Une inutile, qu'en sait-il ? Outre qu'une vie humaine est précieuse, doit être respectée, qui prouve que sa vie à lui, Barsac, est plus utile que la vie de celle qu'il assassine ? Mais cette « divine amoureuse », comme l'appelle l'auteur, est figurée par ce mandarin qu'on peut tuer en levant un doigt. Tous, se rapprochant plus ou moins de la situation de Barsac avec Marquisette, nous avons, ne serait-ce qu'un jour, l'occasion de tuer le mandarin dont nous hériterons : pour la plupart de nous, le doigt reste baissé, — Barsac le lève.

En assassinant Marquisette, Barsac passe de la pensée à l'action. C'est l'égoïste, c'est l'ambitieux, c'est l'homme à un des pôles de la vie morale, mais un pôle où il s'arrête : la cérébralité a tué chez lui la conscience, comme l'égoïsme a tué chez lui tout sentiment d'humanité. Pas de murmure intérieur qui l'arrête dans ses crimes, qui les lui reproche après : pas de ces émotions qui ébranlent si elles n'arrêtent toujours une créature humaine sur le chemin fatal : son égoïsme s'installe avant tout, détruit tout.

Marquisette morte, Barsac riche, tout n'est pas dit. L'avocat a tellement bien combiné ses actions que ce n'est pas lui qu'on soupçonnera. On arrête Mirande, qui est traduit devant les assises. L'amitié alors se réveille chez Barsac, et dans un gigantesque effort, — c'est la matière du second livre, où le monde judiciaire nous est décrit, il défend son ami et le fait acquitter.

A côté de Barsac est placée une femme, type inoubliable d'aimante et de dévouée, la maîtresse de Barsac, Renée. Sans cet amour, qu'il a dans l'âme et dans la chair, et qui donne d'exquises pages, oasis parmi tant de tragique, Barsac serait d'une horreur à engendrer le cauchemar. Dans sa course à travers le hallier humain, ce grand fauve a besoin d'une femelle ; c'est sa faiblesse, par où il n'est pas un monstre moral. Il n'est pas encore arrivé à pouvoir se renfermer en lui-même, il a un immense

besoin de la femme, ou plutôt, d'une qui endorme ses souvenirs, qui le calme, apaise chez lui toute souffrance. Ce fait, qui achève de peindre l'homme, a été bien vu. Victor Hugo a dit, sur la tombe de Mme Louis Blanc : « Un homme sur qui s'appuie un peuple a parfois besoin de s'appuyer sur une femme ». Il est tellement nécessaire à Barsac de ne pas se sentir seul dans la création, qu'un jour, dans l'immense besoin, — un besoin où de l'orgueil se mêle à la confiance, — il se confesse à sa maîtresse, il lui avoue tout. Ici, pour beaucoup, qui n'ont pas étudié l'homme, Barsac baisse; au contraire, il grandit. Il sait que sa maîtresse ne parlera pas. Oui, elle pourrait le perdre ; mais cela répugne à sa nature ; elle aime un homme, il s'est confié à elle ; le livrer, jamais : elle en mourra plutôt ; et Renée, saisie par l'idée fixe — son amant a tué Marquisette avec impunité, il le lui a avoué, — Renée est devenue une complice dont on se débarrasse, et elle s'attend à être frappée à chaque instant, — elle meurt, non du secret qu'elle a reçu, mais du coup qui lui a été porté par la révélation de ce secret. C'est une sorte d'Eloa attachée à un Satan, mais à un Satan humain, réel, une Eloa écrasée par son rôle, par sa faiblesse et sa physiologie. Cette femme n'a pas la force, de même que quelques douces âmes, — il y a des esprits, beaucoup de caractères, mais peu d'âmes — de supporter la réalité, et elle en meurt. Nul doute, si Barsac pouvait épargner la

souffrance à Renée, il le ferait. Lui qui a chassé le remords, qui ne l'admet que chez les faibles, il apprend alors que chaque acte en amène un autre, qu'un fait a fatalement des conséquences.

Le cas de Renée se complique de cet Inconnaissable qu'ici-bas nous ne connaîtrons jamais. En elle, il y a une partie de mystère qui n'est pas éclairci, parce qu'il ne pouvait pas être éclairci. Barsac l'endort du sommeil magnétique, sans qu'elle sache au réveil que son amant s'est servi d'elle pour des expériences, Dans son état hypnotique, elle lui prédit l'avenir, non d'une façon nette, précise, mais à la façon de cet Apollon Loxias qui avait toujours deux solutions paraissant aussi justes pour un problème. Les humains, naturellement, choisissaient toujours la mauvaise. Dans Renée, nous avons un cas de magnétisme spirituel. On ne sait au juste si c'est l'affectabilité de la femme qui réagit jusque dans le domaine de l'inconnu, ou si c'est l'âme, autre part, qui réagit sur la femme. Il est un fait certain, c'est que, quand l'âme devient spectatrice de la femme, la conscience tout à coup apparaît chez la femme, voit et juge l'homme tel qu'il est. Alors Renée, au moins dans sa spiritualité, échappe au pouvoir de son amant ; la femme, l'être en tant que corps, reste la propriété de Barsac — l'âme, non. Barsac, d'ailleurs matérialiste avant tout, croit que son cerveau à lui influence, dans le sommeil ultranaturel, le cerveau de son amie, et il infirme l'expé-

rience même à laquelle il demande la vérité et les secrets de l'avenir.

L'acquittement de Jacques de Mirande termine le deuxième livre, *un Maître,* de cette trilogie : *le Mandarin.* Le troisième, *l'Epouvante,* est la suite nécessaire. Barsac, pour s'élever à la fortune et au pouvoir, a déjà étendu sur sa route un cadavre. Il faut se garder d'une première action mauvaise, fût-elle de minime importance, car elle sera la génératrice d'une seconde. Tout s'enchaîne. A plus forte raison, quand on a un pied dans le sang, il faut y entrer tout à fait et marcher dans le ruisseau sanglant. Ce troisième livre, *l'Epouvante,* c'est la tragédie humaine dans toute son horreur : elle ne sort pas des actions, des événements, mais des personnages. L'homme, en général, est l'artisan de sa propre destinée. L'antique fatalité est renouvelée ici : elle domine encore, non la société, mais les hommes. On l'accuse quand elle est irresponsable. Barsac, en volant et en tuant, a cru devenir le maître des événements, les conduire à sa volonté : il s'agite, et quelque chose pourtant le mène, l'accule enfin quand il se trouve seul, — Renée morte, — devant un inconnu terrible, personnage semblant porter en lui du mystère, — création finale après Barsac, Renée, M. Chesnard, — devant un inconnu terrible, dis-je, un être aussi logicien que lui et qui, croyant en fanatique d'anarchie accomplir une action méritoire, le supprime à son tour, sans

pitié, — comme lui, Barsac, a supprimé Marquisette.

Dans la simplicité d'action de cette œuvre, dans sa construction logique, serrée comme les mailles d'une chaîne, dans ses longs chapitres, qui sont chacun comme une grande fresque, on voit agir, souffrir une humanité qui n'a rien de romanesque, une humanité avec du sang, des nerfs, des êtres enfin. Depuis Barsac, taillé en force comme une statue de Michel-Ange; depuis lui, jusqu'au plus petit personnage, tous sont délimités dans des contours précis, étudiés, saisis dans la réalité de la vie. Aucun écrivain, depuis Balzac, n'avait eu cette puissance de création. Félicien Champsaur met debout des hommes et des femmes et il les fait agir dans leur personnalité vraie. Des œuvres célèbres d'aujourd'hui — elles vivent comme les orchidées, demain elles ne seront plus — dont tous les personnages sont faits de chic, disparaîtront; mais de cette œuvre, *le Mandarin*, et nous croyons pouvoir l'affirmer, il restera des pages qui sont des modèles de l'art d'écrire, des spicilèges de description et de dialogue, — *le Mandarin*, enfin, restera par cet homme, debout, parmi les créations les plus hautes, *Claude Barsac*, qu'on peut placer à côté des héros vivants de toutes les littératures.

Ce qui frappe dans cette œuvre, car le mot roman, pour beaucoup, semble frivole. Tout d'abord, êtres de puissance, Barsac, Névrava. Dans un autre genre,

cet inoubliable Chesnard, le juge d'instruction, un être qui ne se dément jamais aussi lui, un observateur qui a de Montaigne et de Shakespeare, mais plus de Montaigne que de Shakespeare, car le propre du sceptique, c'est d'être accessible à tous, de douter certes, mais de croire aussi rencontrer une perle dans un bourbier. Le montaignien doute toujours; le shakespearien constate, est indifférent, mais ne doute pas : il sait que la vérité est partout et nulle part. Or, la tendance de « Monsieur » Chesnard est de douter constamment, sauf pour regarder tous les hommes comme des criminels, des êtres chargés au moins d'un vice, d'une passion, d'une faute. Puis, sur une autre ligne, grande par son dévoûment plutôt que par son charme amoureux et aussi par cet « invu » qu'elle porte en elle, Renée :

Barsac, Négrava, Chesnard, Renée, quatre êtres qui se grandissent par une façon toute particulière d'être eux, de ne pas ressembler aux autres. Mais ces êtres sont, dans la vie, plutôt des exceptions que la réalité. Alors vient une seconde catégorie de personnages : Mirande, la « divine Marquisette », Mme de Sergy, le procureur général Ferron, l'alerte reporter Montal, Paudan dit Peau-d'âne, « l'évadé de l'Université », et ça c'est l'homme comme nous le rencontrons, l'homme que d'illustres confrères peuvent peindre sans se tromper. Descendant encore plus bas l'échelle humaine, on trouve une catégorie où le comique se mélange au sérieux — la vie n'est que

cela, et c'est pourquoi vouloir établir des genres est illogique. Dans ce groupe, Monceau, dit le Porc Monceau, maman Crevette, Lamur. La nature offre exactement cette distribution : au sommet, les intelligences, les êtres de force, ceux qui se remarquent par quelque trait surhumain ; au milieu, l'homme tel qu'il est, mélange de bien et de mal; à la base, ce nombre de créatures de toutes sortes amenant le rire, fantoches, grotesques, etc.

Il est encore, dans ce maître livre, un autre personnage. Il ne paraît que dans deux chapitres. C'est le prêtre, l'abbé Bridoux. Par son dévoûment aux humbles, à tous, par cette philosophie qu'il a tirée de l'Evangile, par la simplicité et en même temps la grandeur de son caractère, il peut prendre rang dans la première catégorie ; mais il mérite une place à part. C'est un vrai prêtre, et non un de ces personnages bâti de toutes pièces par un auteur selon ses lectures et des idées préventives. Il enseigne, laissant couler des vérités de ses lèvres, sans vouloir convaincre : il croit posséder la vérité éternelle, et il la dit simplement. Il est placé là comme une protestation contre cet Or devant qui tous s'inclinent, contre cette force sociale qui perd tant d'âmes, et des meilleures.

Cette trilogie, *le Mandarin*, est incomparable. Elle est écrite de trois manières différentes, quoique se fondant dans une unité ; ou plutôt, chacune de

ces manières donne sa note à un livre. Dans le premier livre, *Marquisette*, les amoureux des choses douces, sensuelles, des caresses de la phrase, trouveront leur compte plus que dans les deux autres. Dans le second livre, — *Un Maître*, plus sérieux, où la phrase sans ornement, très savante, ne dit que ce qu'elle veut dire, — on est intéressé par le maniement des personnages, l'étude vraie et poussée du milieu judiciaire. Quant au troisième livre, c'est, nous le répétons, la tragédie humaine dans toute sa force ; ou plutôt, pour étendre le sujet, c'est le drame humain, multiple, traversé pourtant de quelques sourires — larmes et sourires, c'est la vie. — Il est d'une épouvante — d'ailleurs il s'intitule : *l'Épouvante* — à donner le vertige.

Le roman contient encore une partie mystérieuse. Nous en avons parlé au cours de cette étude. Cette partie ose franchir le seuil du connu pour explorer l'inconnu. Il y a certes, et l'auteur, — les mots faisant défaut pour l'expliquer, — le laisse à deviner, une corrélation entre l'amour de Renée et cet inconnu. Amour sans vulgarité, qui se grandit surtout par cet étrange et impénétrable mystère dans lequel il plonge. La langue est impuissante à rendre les effets qui sont de l'au-delà, hors de la nature. Pourtant Félicien Champsaur, avec des subtilités de phrases, est parvenu à nous faire penser, à jeter quelque trouble dans notre âme, et à nous dire : « Là, il y a quelque chose ; c'est le domaine de l'inconnaissable. Pour

beaucoup, nous aimons ici-bas parce que nous sommes aussi autre part. »

Mais en louant seulement la forme de cette œuvre, on resterait encore au-dessous de la vérité. Ce livre fournit matière à des pensées qui nous touchent de près, nous environnent tous les jours, de ces pensées qui sont dans l'air du temps et que personne, par prudence, n'ose amener à la grande lumière du jour.

Félicien Champsaur a osé les envisager en face, lui (et avec quel art, quelle subtilité, quelle éloquence, quelle coloration !). Bien des livres ont été écrits sur la question sociale ; outre qu'il n'y a pas de question sociale, mais plusieurs questions sociales, aucune œuvre n'avait encore traité comme celle-ci, sous une attrayante forme littéraire, les éternels problèmes qui agiteront les hommes tant qu'il y aura une société organisée.

Le siècle se termine, et il fallait une œuvre qui en résumât, pour ainsi dire, la portée sociale.

Cependant, on doit mettre en garde contre les idées qui sont exposées dans ce livre, *le Mandarin*, un livre d'autant plus dangereux qu'il a la séduction de la forme, non ceux qui pensent, qui savent réfléchir et se former une opinion, mais ceux qui, éternels moutons de Panurge, se précipitent pour passer où quelqu'un a passé. Un livre n'est ni bon ni mauvais, ni moral ni immoral ; il est semblable au poison : inoffensif pour qui sait s'en servir, mortel

pour d'autres. Cet ouvrage, malheureusement, n'engendrera-t-il pas une génération de petits Barsac ? Ils n'iront pas aux crimes comme leur héros, n'étant pas organisés cérébralement comme lui, et c'est heureux ; puis, parce qu'il y a la loi et les gendarmes. Mais ils prêcheront les théories « barsaciennes ». Ils seront des lutteurs pour le « combat de la vie ». Cherchant alors une autre occupation à leur esprit imitateur, ils la trouveront dans d'autres moyens, dans ces moyens que le Code n'atteint pas, aussi criminels que les autres, peut-être d'autant plus coupables qu'ils sont plus lâches.

Pourtant ce livre est un bon livre, en ce sens qu'il nous montre ce que peut produire dans un cerveau d'homme l'image reflétée de l'organisation de la société. Emerson dit quelque part : « La société est partout en conspiration contre la virilité de ses membres. La vertu qu'elle demande avant tout, c'est la conformité. La confiance en soi est son aversion. Elle n'aime pas les réalités et les créatures, mais les usages et les coutumes. » La société est évidemment bâtie sur des mensonges. Ce sont justement ces usages et ces coutumes que Barsac trouve en désaccord avec la vérité, les choses naturelles. Un être comme lui, moins puissant, moins pétri en force par la nature, est un être perdu, que tout écrasera, et qui sûrement ira à la mort, aux pires aventures. La morale ici doit être absente, on l'a dit plus haut. Les théories de Barsac, prises d'une vue

sur la société, sont peut-être justes, mais ses actions ne le sont plus. Il aurait raison en bien des cas, s'il était un réformateur sincère et désintéressé. A trop vouloir être l'homme de ses théories, il en arrive à l'injustice, à un formidable égoïsme qui le porte à ne plus reconnaître que lui.

Barsac, dans ses paroles et jusque dans ses actes, représente bien une partie de la société contemporaine, cette partie sceptique où l'on croit savoir, où l'on se figure posséder une philosophie, laquelle est fondée sur un positivisme trop pratique de la vie ou sur des idées scientifiques sans valeur. A cela viennent se joindre les deux vices horribles de cette fin de siècle : l'Envie et l'Egoïsme. Tandis que les sages doutent, ne se prononcent pas absolument, Barsac, lui, affirme. Deux choses lui manquent, qui l'auraient retenu dans ses actions : le sentiment de la justice et la philosophie du renoncement. Il n'a ni justice ni philosophie. Il est comme beaucoup, qui se targuent de voir le monde comme il est, mais qui, par précaution, frappent même avant d'avoir été frappés. Comme ils ont besoin d'une approbation, ils la demandent à la science et ils appliquent à la vie les théories de Darwin sans parfois les connaître. Ils sont aussi ceux-là les combattants du combat de la vie, mais ne comprennent pas que ce qui est vrai dans la série animale, où les espèces sont incomplètes, devient faux dans la série humaine.

En résumé, livre plein de vérités, de choses vues. Il prouve que les Français, qui n'ont pas la tête épique, l'ont au moins littéraire. L'épopée est égalée par un roman. L'histoire qui n'est pas toujours la vérité est supplantée par une œuvre qui sort de la réalité, et peut être placée à côté des plus beaux livres de la comédie humaine. Il montre bien comment se forme la puissance des Napoléon, des Bismarck, qui arrivent à mener les hommes, à les gouverner, à leur donner des lois, parce qu'ils les méprisent. Oui, ils méprisent le troupeau humain, quitte à le flatter à certains moments. Ils jugent la société mauvaise, et ils essaient de la réformer, mais à leur profit. Barsac ne se réclame-t-il pas souvent de Napoléon pour s'innocenter ? Mais Barsac, comme Napoléon, est dans son tort en ne faisant point cas de la vie d'autrui. Et puis il méprise trop les hommes. Il n'a pas de dédain pour ses semblables, ce qui pourrait être une force ; non, il les méprise : en cela il est encore le représentant d'une foule d'envieux qui lui ressemblent, lesquels croient se hausser par le mépris, tandis que l'envie est un aveu d'infériorité. Démontrez pourtant à Barsac qu'il y a des choses respectables, il sera tout acquis à ces choses respectables, parce qu'elles sont respectées. Car l'auteur le laisse supposer à la fin de son livre, s'il ne le dit pas : après avoir voulu tout changer dans la société quand il n'était rien, pauvre, devenu riche, célèbre, Barsac retient certaines idées

sociales, comme celles du pouvoir, de la domination, idées qu'il ne devrait pas réserver s'il restait fidèle à ses théories. Mais quel révolté, après la victoire, reste fidèle à la révolte ?

.·.

Après cette œuvre, *le Mandarin*, où Félicien Champsaur a posé des jalons pour la philosophie de demain, voici un petit bijou, *Pierrot et sa conscience*, car il y a plusieurs formes de talent chez Félicien Champsaur. Amoureux de la comédie italienne, ou plutôt, de ses personnages, s'il regarde la vie comme elle est, il se réfugie aussi dans le rêve. Son besoin d'échapper à la réalité le fait envisager le monde d'après des types. L'homme pour lui est Pierrot, un Pierrot cousin de celui de Willeste, c'est-à-dire, un être qui pleure, rit, qui vit, agit comme nous tous. Plus de ces personnages réels comme Barsac, Renée, etc., mais l'homme avec un grain d'enfantillage, quelques parties de fantaisie.

Aussi, après cette œuvre longue donnant une synthèse de la vie, *le Mandarin*, il nous offre aujourd'hui un livre tout différent, court : *Pierrot et sa conscience*. Ici la forme recouvre une idée qui n'est pas nouvelle sans doute — d'ailleurs, rien de nouveau sous le soleil, Salomon le remarquait déjà de son temps — mais très originalement personnelle. La dualité qui existe en nous est saisie dans ses ca-

ractères essentiels. D'une part, notre moi qui pense, agit ; de l'autre, la conscience qui réclame, juge, qui aime mieux l'homme que celui-ci ne s'aime lui-même. La conscience abhorre les fantaisies, les vices, les passions de l'homme. La conscience, c'est la partie saine de l'âme, dont les vices et les passions sont les maladies.

Un homme, vous, moi, — mais c'est Pierrot, pour l'auteur, — s'éveille, se soulève dans son cercueil, au cimetière Montmartre. Il s'éveille, entend les bruits du dehors, la rumeur de la vie ; il perçoit la nature, comme dans un rêve, il sent les brises de l'avril, du printemps qui commence à s'ouvrir, et même l'air subtil et tiède pénètre à travers les planches de sa bière. Alors, revenu à la vie, Pierrot, l'homme, se lève, — tout blanc, — et sa conscience avec lui, — toute noire.

Pierrot, suivi de sa conscience, sort du caveau funéraire où il dormait, et ils se rendent au bal de l'Opéra, un des endroits où la femme est à vendre, la femme qui offre tout moyennant que vous ayez finances — la femme, non, mais la créature pour qui, de nos jours, le métier de courtisane est l'Ennui, celle qui rit, mais dont le rire sonne faux.

Au bal de l'Opéra, Pierrot et sa conscience vont donc retrouver leur jeunesse, tout ce qu'ils aiment : la vie, la joie, l'amour. Et c'est l'Ennui lugubre qui leur apparaît planant au-dessus du tourbillon de tout ce monde bariolé. Ah ! où sont les beaux jours

d'antan, les nuits où l'on s'amusait, les nuits dorées sans souci du lendemain ? Gavarni a donc menti, et d'autres ? Aujourd'hui l'Opéra n'est plus un lieu de plaisir ; un soir de carnaval, c'est le « lamento » de la mort. Cherchez, parmi tous ceux qui sont là, un vrai vivant, un être sans préoccupation, tout à la joie de vivre l'instant heureux où il existe ! Non, tous et toutes songent à l'Argent, à cette force sociale qui a détrôné tous les dieux. Ce banquier n'a pas l'air de s'amuser du tout : je crois bien, il pense à son échéance de fin de mois et comment il la trouvera ; cette femme, sous le domino, cherche une poignée de louis pour demain, et ainsi tous les soirs. Il n'y a plus d'heureux, au moins au bal de l'Opéra. Il est vrai, y en eût-il jamais ?

Et tout manque à Pierrot. Il ne retrouve rien de ce qu'il aimait. Le monde a changé. Alors pourquoi rester sur cette terre ? Le tombeau ne vaut-il pas mieux, sa conscience couchée avec lui ? Il va s'en retourner d'où il est venu quand il fait soudain la rencontre d'une femme qui n'est pas comme les autres, ou du moins, qui lui semble telle. C'est l'Illusion, celle après qui court l'homme. Et Pierrot veut l'étreindre. Il lui offre le bras, l'emmène dans un cabinet particulier, et la conscience, muette et lâche, derrière, suit, portant la traîne de robe de l'Illusion.

Et cette femme, l'Illusion, elle veut tout : la force physique, l'intelligence, l'âme, et jusqu'à la con-

science. Elle demande à Pierrot : « Sacrifierais-tu ta conscience pour moi ? » Et Pierrot sacrifie sa conscience.

Maintenant Pierrot, le marché conclu, va connaître la femme. Elle commence à se déshabiller. La possession tue le désir, — et la conscience de Pierrot, qui a poussé tout à l'heure un sanglot quand elle a été sacrifiée, rit silencieusement.

Quand l'inconnue eut fini de se déshabiller, « quand elle fut toute nue, il n'y avait plus rien ». Le rêve s'était fondu devant la réalité. Et Pierrot reste seul avec sa conscience. Il pleure et sa conscience lui dit doucement : « Le désir vaut mieux que tout. Qu'est-ce que cela fait, le reste ? Tu n'es point dupe, puisque tu l'as désirée assez pour me trahir. » Ils reviennent tous deux, Pierrot et sa conscience, se recoucher sous le linceul mortuaire, et celle-ci dit à l'autre : « Nous n'avons trouvé qu'une femme qui réalisât le rêve, et, comme tout idéal, nous n'avons pu l'étreindre. Nous aurions mieux fait, compagnon, de ne pas vouloir l'impossible, et, comptant parmi les morts, de rester chez nous. »

Outre l'idée si originalement rajeunie, ce livre vaut surtout par le style, l'extraordinaire couleur dépensée. Souvent Félicien Champsaur peint, donne la sensation en quelques lignes. Ainsi ce renouveau du printemps : « Les roses incertaines, des lilas insaisissables, les violettes de rêve sentaient bon ; un avril mystérieux soufflait de très tièdes et enivrantes

brises ; les faunes couraient, chantaient, cherchaient le baiser, sifflaient, phalliques, et les faunesses chuchotaient dans l'ombre de bois au feuillage vert tendre, dans les bois imprécis, tels que des songes. Les vagues déferlaient doucement avec une plainte quasi sensuelle ; sur les plages, les sirènes voilées dans la gaze fluide de l'onde, dans les formes incessamment fuyantes de l'eau, appelaient. »

Félicien Champsaur est donc coloriste, quelquefois trop, et c'est son défaut, si c'est un défaut. Il faudrait, parfois, pour le lire des lunettes teintées. Regardez. Voulant donner une idée de la cohue à l'Opéra, il écrit :

« Au-dessus de cette foule violette, indigo, noire, verte, jaune, orangée, rouge, en gamme chatoyante ; — au-dessus des plumes de toutes les couleurs, des tricornes, des dominos de lustrine, flottants ou collants, des toques, des sombreros, des tuyaux de poêle ; — au-dessus des femmes en chasseresses, avec l'arc et le carquois, des reîtres, des merveilleuses du Directoire, des chiffonniers en seigneurs du temps de Louis XIV ou du gentil siècle, des Matamore, des Scapin, des Mascarille, des bergères (qui ont souvent vu le loup), des Eves qui tentent toujours avec des pommes gardées du paradis perdu ; — au-dessus des bedeaux, des estudiantinos, avec leurs guitares et leurs cuillères, des eunuques, des habits noirs, des pierrots, des pierrettes, des petites cigales, — patronne des poètes, *sainte Cigale, priez*

pour nous ; — au-dessus des arlequins, avec leurs battes, des arlequines, des clownesses, jambes fuselées, croupes ciselées, des Lulus, des polichinelles, avec leurs bosses, des clodoches, des colombines, des débardeurs, des toreros, des Robert-Macaire et des Bertrand, des alguazils, des grues en bébés, des muscadines, des rigolboches ; — au-dessus des masques payés et de mille habits noirs s'embêtant là aussi bien qu'ailleurs ; — au-dessus des bâillements, des gausseries, des rires, du bacchanal, du sabbat et du chahut épileptiques, des pieds et des mollets en l'air, et, dans l'odeur, encore légère, des goussets humides ; — au-dessus des cabrioles et des sauteries disloquées,

« Olivier, *le poète des Roses,* des vagues ensorcelantes au tumulte éternel, des vagues bleues où serpente l'émeraude des varechs, le poète des faunes qui appellent dans les halliers, conduisant la décadence du carnaval, la tête tournée à droite, le visage rêveur et paisible, chevelure frisée et comme poudrée, moustache féline, les yeux mélancoliques semblant fixer une folie imaginaire (qui, sur le rebord d'une loge d'avant-scène semblable à un cénotaphe, expirait sans doute, renversée, et secouait encore une fois ses grelots),

« Métra, *le musicien des Roses*, des roses roses, des roses blanches, — des roses,

« Et des sveltes femmes, lui, *ou son apparence,* son souvenir revenu, profilait, l'archet à la main,

derrière son pupitre, sa haute silhouette élégante — et faisait s'envoler, des violons et des cuivres, « la poésie mélodieuse ».

Le tableau est fait, en une seule phrase, extraordinairement conduite, il n'y a plus à y retoucher. Cela a été vu, saisi, et rythmé.

.˙.

Félicien Champsaur, après ces œuvres durables, *Dinah Samuel*, *l'Amant des Danseuses*, — dans cette synthèse neuve, à la marque d'aujourd'hui, *le Mandarin,* avec ses trois livres : *Marquisette, Un Maître, l'Épouvante*, donne, installé définitivement au pupitre balzacien, toute l'orchestration de la comédie humaine des vingt dernières années de ce siècle.

Il a voulu se distraire, semble-t-il, en ciselant cette prestigieuse améthyste : *Pierrot et sa Conscience.*

(Etude extraite de la revue : *la Plume.*)

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BEAUVAIS — IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE

ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

DINAH SAMUEL

L'AMANT DES DANSEUSES

LE MANDARIN

*

MARQUISETTE

**

UN MAITRE

***

L'ÉPOUVANTE

(Chez Ollendorff, l'édition en trois volumes).

LA GLANEUSE

(Simonis Empis, éditeur)

LA PLUME Revue littéraire illustrée, bi-mensuelle (64 colonnes de texte). Abonnements : Paris : 12 francs. — Etranger : 15 fr. — Le numéro : 0.60 cent.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DEC 0 8 2010

a39003 003908414b

PQ CE
2605
.H325Z66 1897

DELAVILLE , SALVATOR
FELICIEN CHAMPSAUR

1474249